

## CROQUIS

## I

J'ai rêvé bien souvent d'aller mourir à Nice, Seul, au milieu d'un bois, dans un vieux chalet suisse, Près d'un lac : — mais surtout, j'ai souhaité d'avoir Un marquisat bien riche avec un beau manoir ; Ou plutôt un castel bâti sous Charlemagne. J'aurais bien voulu vivre, autrefois, en Champagne, Du temps de Louis Quinze et de la Pompadour. L'été dans mon domaine et l'hiver à la cour, J'aurais servi mon roi sans manquer à la messe. Aux soupers clandestins du baron de Gonesse, Plus tard, Lebel m'aurait fait voir la Dubarry. Partout, dans mon château, chez Monsieur, à Marly, Même au grand Trianon, aux pieds d'une marquise, J'aurais retu Rousseau — la Nouvelle Héloïse.

## II

Le jour de la Toussaint est triste à la campagne ! Le curé vient veiller, son gros chien l'accueille. On le reçoit. La neige a mouillé son rabat. Son vieux feutre, on le met sur le pied du grabat. On balaye en jasant les plis de sa soutane. La mère suit qu'il toussie ; elle offre sa tisane ; Il refuse. Le père appelle ses garçons. On fait cercle, d'abord, un peu loin des tisons ; Et puis, sans le savoir, lentement on s'approche. Soudain on croit ouïr les sanglots de la cloche : C'est pour les morts. On met les enfants à genoux. La grand-mère, aussitôt, va tirer les verrous. Et le vieux curé fait, afin que l'on médite, Le signe de la croix avec de l'eau bénite.

## III

Depuis huit jours, hélas ! le temps est à la pluie. Si j'étais à Paris, ce soir, moi qui m'ennuie, J'irais voir l'invalidé à la tête de bois ! Avec moi deux amis, et nous irions, tous trois, Souper chez l'immortel baron Brisse, à la carte. Mais, comme dans la ville, étranger, on s'écarte. Nous nous ferions conduire en fiacre à l'Opéra, Puis ensuite " au Français " — le Schah de Perse ira. Faure dans un duo — Sarah dans Bérénice. C'est égal ; car tous deux feraient un bénéfice. Je louerai une stalle, en avant, pour mieux voir, A l'orchestre. Le peuple enfin viendrait s'asseoir. Et quand l'heure d'ouvrir sonnerait à l'horloge, Je verrais arriver monsieur Thiers dans sa loge.

## IV

La guerre en Orient et les Turcs sur Belgrade. Le traité de Paris se mange en marmelade. L'Angleterre en appelle au prince de Bismark ; La France veut la paix, le Czar bande son arc ; Et nos petits journaux se lancent l'anathème. La campagne est pourtant calme ! Le matin, blême. Mais beau comme l'automne, a fait sauter la nuit. Le silence ! On se lève et l'on sort ; et le bruit De la mer est le seul que le vent d'ouest apporte. Le paysan paraît sur le seuil de sa porte. Il est surpris. La neige a blanchi les sapins. Il met son casque et va faire entrer les poussins, Qui tremblotent de froid ; — et comme d'habitude, Fait ses préparatifs — car l'hiver sera rude.

## V

La veille de Noël, entre sept et huit heures Du soir, les ouvriers sortent de leurs demeures. Le collet relevé jusqu'au menton ; — et puis, Vont chez le pâtisseries acheter des biscuits. Pour leurs petits enfants — des cornets de dragées. Les vitrines alors sont si bien arrangées Qu'on entre malgré soi. C'est cher. L'on compte bas. L'on achète et l'on prend le paquet sous son bras. En effaçant le prix — pour mieux tromper sa femme. L'on retourne au logis ; les tisons sont en flamme. L'on se couche en fumant ; l'on s'endort aussitôt. Et puis, le lendemain, on s'éveille en sursaut ; C'est Sèbé qui vous pousse avec sa jambe nue. En vous criant : — Papa, tiens, la fée est venue !

## VI

En juillet. L'air est pur et le matin superbe. A vingt pas du logis est assise sur l'herbe La famille : un malade est au fond du fauteuil. Il pleut des rayons d'or. Le chien va fermer le ciel ; La tante vient d'ôter et remet ses lunettes. Le père a son enfant ; il lui fait des risettes. Le dépose un instant à terre et le reprend. Les oiseaux font du bruit. Le soleil est brûlant. Des bateliers s'en vont en fumant sur la grève. C'est un joli tableau ! Le grand-père se lève. S'en va vers le logis et revient en boitant. Puis, jetant son gourdin et d'un air triomphant, Il approche, joyeux, des lèvres du malade. Ce qu'il tient dans sa main — un bol de limonade.

## VII

J'ai — sur un des rayons de ma bibliothèque — Soigneusement caché, sous Virgile et Sénèque, Un tout petit volume avec un beau portrait. C'est un joli cadeau qu'un vieil ami m'a fait. En me pressant la main, à son retour de France. Je le garde avec soin, ce volume ; en silence. Je l'ai lu bien souvent, cet été, sous un lit. C'est Alfred de Musset, souffrant et malade. Malgré comme Rolla — peut-être encore plus pâle. Qui paraît, quand on l'ouvre, au fond d'un cadre ovale. Son portrait est bien fait. Son livre aussi. Voilà, Le capitaine Frank, Mardoche et Namouna. J'en raffole. Et la nuit, s'il advient que j'y songe, Je m'endors, et je vois Don Paez dans un songe.

## VIII

On voit dans les grands bals publics, dans les soirées, Baïllant sur les sofas, des vieilles bien poudrées, Qui font craquer leurs doigts sous leur gant de satin. Leur bouquet coûte cher ; leur robe ferme bien ; Leurs filles sont au bal — ce sont là des bigotes. On voit aussi, partout, des messieurs dont les bottes, Luisantes de vernis, chantonnent sous leurs pieds. Ceux-là sont des lions — souvent estropiés. Dont l'âge ne se dit après tout qu'en famille. Leurs cheveux blancs sont teints et leurs dépens. Ils déjeunent au club, jamais à l'église. — Mais ce qu'on voit toujours, à toute heure, en tout Ce sont, sur les trottoirs de la place publique, Des jeunes députés qui causent politique.

## IX

Je sais un paradis où je rêve à mon aise. Ici, c'est un bosquet, plus loin, c'est la falaise. A cent pieds au-dessus du niveau de la mer. En automne, surtout, quand le temps est bien clair. On voit venir de loin les vaisseaux vers la côte. On aperçoit midi d'out, j'y vais à marée haute. Mon chien vient avec moi. J'apporte des romans. Les nids sont pleins de chœurs ; les nids sont bien char. J'aspire le salin de la mer. Je puis lire. (mants) Un vapeur passe au nord. J'écoute le vent rir. J'applaudis au solo d'un beau merle-siffleur. Le soleil va baisser. Je m'assieds, tout rêveur. Longtemps, sans le savoir, et seul dans la nuit brune. Je me surprends, parfois, à voir monter la lune.

## X

Les chevaux au grand trot font lever la poussière. Et la noce est passée ; en dernier le beau-père. Celui-ci, veste noire et jabot tout fripé, Bien assis, fait le jeune au fond de son coupé. Et songe, le bonhomme, au matin de ses noces. Tout est joie. Il faut voir ce beau monde en carrosses ! Une dame, un monsieur — plus ou moins amoureux. Les cochers sont gantés, tout se fait pour le mieux ; Ils ont mis sur le col de leurs chevaux des roses. On est sûr qu'il se dit : — Comme ils font bien les choses ! Et l'on passe, emportant des rayons dans son cœur. Mais le peuple les voit — et le peuple est moqueur ; — Il en rit. C'est fâchant. A quoi sert qu'on lui dise : — C'est l'amour qui conduit les époux à l'église.

EUDORE EVANTUREL.

## HISTOIRE

## DE

## GRAND MONDE

## TROISIÈME PARTIE

## VI

Meg avait choisi avec soin le logement qu'elle destinait à son tuteur ; il était situé sur le quai, dans le voisinage du palazzo qu'habitait lady Rovel. Les fenêtres s'ouvraient au midi, le balcon avait vue sur l'Arno et sur les collines qui l'entourent d'une onduleuse et verdoyante ceinture. Si agréable que fut ce logement, Raymond s'y installa sans plaisir ; il n'était pas en disposition de rien admirer. Il ne pouvait se pardonner de s'être pris comme un sot au piège qu'on avait tendu à sa pitié ; il était frappé du changement qui s'était fait en Meg et qui répondait si peu à celui qu'il attendait, très-affecté de la vive impression qu'il en avait ressentie, un peu chagrin de n'avoir pas su mieux la cacher, enfin fort empêché du rôle de tuteur dont il s'était laissé affubler et qu'il hésitait à prendre au sérieux. Partagé entre le dépit et une vague inquiétude, pour s'en fallut qu'il ne repartit sur-le-champ pour Genève. Toutefois, quand ses pensées se furent rassises, il jugea que, puisque le vin était tiré, il fallait le boire. Ses appréhensions lui paraissant peu fondées, il traversa l'Arno, sortit par la Porta Romana, et, tournant à droite, il suivit un étroit chemin grimpa, bordé de hautes murailles, où sont pratiquées de place en place des ouvertures qui ménagent des surprises aux passants.

Trois heures allaient sonner quand il atteignit le sommet du mont Oliveto et la petite chapelle où Meg lui avait donné rendez-vous. Il alluma un cigare, s'assit sur le revers d'un fossé qui sentait la violette, au pied d'une haie qui bourgeonnait. En face de lui se déployait un verger d'oliviers tapissé d'herbe fraîche, parsemé d'anémones et de jonquilles sauvages ; par-delà, il entrevoyait la riante campagne où se déroule l'Arno. Il était depuis dix minutes à son poste, contemplant tour à tour les oliviers, les ondulations du terrain couronnées de villas, d'églises et de couvents, l'Apennin d'un gris cendré, et de gros nuages blancs teintés de roux, lorsqu'apparut un très-beau cavalier monté sur un très-beau cheval. Bien découpé, la taille haute et dégagée, le visage fier, le nez au vent, il portait une fine moustache retroussée, un camélia blanc à sa boutonnière, un grain de folie dans ses yeux et je ne sais quel projet dans sa tête. Ayant jeté un regard sur le fossé, il fronça légèrement le sourcil ; il semblait que Raymond ne fût pas entré dans son calcul et qu'il eût compté sans son hôte. Il ne laissa pas de pousser droit à lui, le salua courtoisement, le pria de lui faire la grâce d'un peu de feu. Raymond se leva, lui présenta son cigare ; le beau jeune homme alluma le sien, remercia, salua de nouveau ; mais il manifesta quelque déplaisir en voyant Raymond se rasseoir.

— Vous êtes étranger ? lui demanda-t-il avec une affabilité de commande.

— Oui, monsieur.

— Êtes-vous arrivé depuis longtemps à Florence ?

— Depuis ce matin.

— Est-ce la première fois que vous y venez ?

— La seconde, et je ne connaissais pas encore le mont Oliveto.

— L'endroit est joli, reprit le cavalier. Cependant, si vous retournez sur vos pas, en tirant à gauche, vous trouveriez ici près, à Bello Sguardo, un point de vue bien supérieur à celui-ci. Par une encoche que la nature tailla entre deux collines, vous verriez Florence tout entière, Fiesole et sa montagne. C'est un coup d'œil que je ne saurais trop recommander. Il lui en détailla les merveilles avec tant de chaleur et d'insistance que Raymond finit par se demander si le beau jeune homme ne se proposait pas de l'éloigner. L'idée lui vint qu'il avait aperçu Meg se dirigeant vers la chapelle, qu'il avait gagnée les devants, qu'il l'attendait, et qu'il éprouvait quelque contrariété de trouver la place occupée. Peut-être Raymond ne se trompait-il pas dans sa conjecture. S'étant levé de nouveau, il vit le front du cavalier s'éclaircir, son regard l'encourageait à se mettre en route ; tout à coup il l'entendit s'écrier :

— En vérité, monsieur, vous pouvez vous vanter d'avoir de la chance. Si vous allez à Bello Sguardo, vous rencontrerez en chemin ce que Florence possède de plus beau.

Et du doigt il lui montra miss Rovel qui, vêtue d'une robe couleur noisette et accompagnée de sa fidèle Pamela, venait d'arriver au sommet de la colline dans un *più* qu'elle con-

duisait elle-même. Elle s'assura que Raymond était là. Le voyant engagé dans un entretien, elle fit halte et affecta d'examiner le paysage en attendant avec impatience le départ du fâcheux.

— En effet, la personne que vous admirez n'est pas mal, dit Raymond au cavalier, que sa froideur indigna.

— Ouvrez bien les yeux en passant près d'elle, lui répondit-il, et vous trouverez peut-être quelque chose à ajouter à votre éloge. Depuis deux mois, elle occupe de sa beauté la ville et les faubourgs. On l'admire, on la désire, mais on n'ose pas trop lui en parler.

Raymond le salua et se dirigea vers miss Rovel, qui, le voyant approcher, lui cria d'une voix forte :

— Soyez le bienvenu, mon cher tuteur ! Vous ai-je fait attendre ?

A ces mots, le cavalier ouvrit de grands yeux et se mordit les lèvres, comme pour les punir de leur indiscretion. Il tourna bride aussitôt et s'éloigna en se demandant depuis quand miss Rovel avait un tuteur et en se reprochant d'avoir fait un pas de clerc. Cela lui arrivait quelquefois ; si avisé qu'il fût, il avait l'humeur vive, un petit coup de marteau, et partait de la main.

Dès qu'il eut disparu, Meg remit les guides aux mains de Pamela, et, sautant lestement à terre, elle courut à Raymond, qui s'avancit d'un air assez maussade.

— Bon ! s'écria-t-elle en levant les bras au ciel, voilà que d'emblée vous allez me gronder. C'est un sort, je n'y échapperai pas.

— Non, miss Rovel, je ne vous gronderai point, lui répondit-il ; j'ai juré de ne plus vous gronder, je n'aime pas à perdre mon temps. Seulement je regrette que, si vous avez été malade l'automne dernier, vous ne l'avez pas été plus longtemps.

— Qui vous inspire ce regret charitable ?

— A vous entendre, c'est une grande école de sagesse qu'une grande maladie. Je crains que la leçon n'ait été trop courte, que le professeur ne vous ait donné trop vite campos.

— En quoi donc, je vous prie, ma conduite manque-t-elle de sagesse ?

— En ceci, miss Rovel, qu'au lieu de m'attendre paisiblement dans le salon de votre mère, où nous aurions été fort bien pour causer, il vous a plu de me donner rendez-vous sur une colline qui n'est pas un lieu aussi solitaire que vous pensez. Il s'y promène de brillants cavaliers qui vous connaissent très-bien, et partent d'ici convaincus...

— Pourquoi mon tuteur, qui a de la sagesse comme dix vieillards, n'a-t-il pas des cheveux blancs, la figure de son emploi, une tournure qui écarte les méchants soupçons ! Que voulez-vous ? il faut bien se servir de ce qu'on a. Eh ! que nous importent les réflexions de tous les cavaliers du monde ?

— Comment se nomme celui-ci, qui a vraiment fort bonne mine ?

— C'est un Sicilien, le prince Natti, ou le beau Sylvio, comme on l'appelle à Florence, un superbe garçon, pas trop fat, un peu braque, un peu cerveau brûlé, le plus effréné joueur de l'Italie, qui a de la veine, bien que l'autre nuit, aux bains de Luques, il ait perdu cinquante mille francs en deux heures. Depuis quelque temps, il voudrait me persuader qu'il me trouve cent fois plus jolie qu'une roulette. Je n'en crois rien, et je m'en soucie comme de ceci... Et d'une chiquenaude bien appliquée elle envoyait se promener un joli scarabée qui s'était posé sur l'une des basques de sa robe. Elle ajouta :

— Mais nous musons, mon tuteur, nous baguenaudons, et le temps s'en va.

Elle prit Raymond par la main et l'emmena s'asseoir sur une des marches qui précèdent la façade de la petite chapelle. Lui montrant du bout de son parasol le verger d'oliviers et l'herbe parsemée de jonquilles :

— Il faut convenir, dit-elle, que cet endroit prête aux soupçons ; il paraît mieux choisi pour dire des folies que pour rendre des comptes à son tuteur.

— Oui, monsieur.

— Qui ne vous en demande point, lui répondit Raymond ; je vous prie de vous en souvenir.

— Oh ! ne prenez pas cet air méprisant, répliqua-t-elle en faisant la moue. Vous feignez de ne pas m'aimer ; dans le fond, vous me portez beaucoup d'intérêt et vous serez charmé d'entendre l'histoire de mes chagrins. Promettez-moi de les prendre au sérieux.

— Cela dépend d'eux et de vous. Et d'abord en avez-vous plusieurs ?

— Deux ; c'est de quoi tuer une femme.

— Vous n'en mourrez pas. Quel est le premier ?

Elle baissa la tête et répondit tristement :

— Le premier, c'est que maman ne m'aime plus.

— Ah ! ceci est fâcheux. Pourquoi donc votre mère ne vous aime-t-elle plus ?

— C'est délicat à dire, reprit-elle en froissant entre ses doigts la dentelle de ses manches bouillonnées, et je n'oserais faire cette confession à personne autre que vous. Cette pauvre maman a le cœur bizarre. L'an dernier, pendant ma maladie, elle était au désespoir ; elle tremblait pour ma figure. Elle fut bientôt rassurée et m'en témoigna sa joie ; à peine étions-nous à Florence, je m'aperçus qu'elle n'était plus tout à fait contente d'être si contente. Je ne sais ce qui m'est arrivé ; mais, comme dit Pamela, qui est une personne entendue, je ne suis plus à faire, je me suis faite. Maman est plus belle que moi, je me tue de le lui dire, le malheur est que j'ai dix-sept ans et demi et la beauté du diable ; il n'y a pas de remède à

cela. Bref, quand nous nous promenons en voiture avec Cascine, on nous regarde beaucoup, et je vois très-bien qu'elle se demande si c'est elle ou moi qu'on regarde. Le soir, dans son salon, les yeux et les attentions se partagent, j'en attrape la moitié, elle estime que c'est du bien volé, et je vous jure qu'il me vient en dormant. Quoi que je fasse, elle y trouve toujours à redire. Si je me pare, je suis une coquette ; si je me néglige, j'ai une confiance outrecoquette dans mes charmes ; suis-je sérieuse, j'ai en tête quelque aventure ; suis-je pensive, je m'applique à rêver, et si je ris à pleines dents, c'est que je veux les montrer et que je suis une insolente, et Dieu sait que toute mon insolence consiste à n'avoir pas besoin d'y penser. Tout ceci, du reste, n'est que par boutades ; le plus souvent elle a des silences, des froideurs, des mines glacées qui me consternent — car j'adore cette belle et chère maman, et, quand elle me battrait, je l'adorerais encore.

— Il en résulte qu'elle a hâte de se défaire de vous en vous mariant.

— Vous avez mis le doigt dessus. C'est mon second chagrin.

— Vous ne vous êtes pas encore réconciliée avec le mariage ?

— Avec le mariage peut-être, mais avec le mari !... J'ai dans la tête un certain particulier qu'on ne trouve ni à Florence, ni ailleurs.

— Un Amadis ?

— Que sais-je ? Le mari dont je rêve serait un homme très-romanesque et qui n'en aurait pas l'air, un homme posé, raisonnable, qui pourtant aurait beaucoup de dispositions à être fou, de telle sorte qu'avec sa prétention de mépriser toutes les folies, il serait capable de faire la plus grande de toutes...

— Celle de vous épouser, interrompit Raymond en souriant.

— Cette affaire est encore un peu confuse, reprit-elle, et je n'ai pas encore bien dévidé mon écheveau. Existe-t-il, cet homme ? J'ai lu l'autre jour dans un livre que le monde est joli, et qu'on y découvre ce qu'on cherche.

— Et pendant que vous cherchez, lady Rovel a découvert ?

— Hélas ! le pistolet sur la gorge, elle exige que j'approuve son choix.

Il garda un instant le silence ; puis il répondit :

— Quoiqu'en disent les livres, on trouve si rarement ce qu'on cherche qu'il faut tâcher d'aimer ce qu'on trouve.

— Ainsi vous me proposez d'épouser ce magot ?

— Pourquoi pas ? Selon qu'il lui plaît, le bonheur prend tous les visages.

— Vous n'êtes pas difficile pour le bonheur des autres. Si je vous disais le nom de ce beau prétendant... Je vous le donne en cent, je vous le donne en mille.

— Je le connais donc ?

— Assurément, et vous savez ce qu'il vaut, surtout ce qu'il pèse ; vous avez eu naguère la curiosité de faire cette expérience, il vous parut léger comme une plume. C'est... Vous donnez votre langue aux chiens ? C'est le marquis de Boisgenêt.

— Le marquis de Boisgenêt ? s'écria Raymond en faisant un haut-le-corps.

— Votre indignation m'enchantait, reprit-elle. J'avais raison de croire que dans le fond vous me mettez à plus haut prix qu'il ne vous plaît de le laisser voir.

— Parlons sérieusement, reprit-il ; cet homme peut-il bien avoir l'effronterie...

— Il n'est pas effronté ; il est inflammable et têtu. Mes rigueurs ont exaspéré sa tendresse, et, sa vanité blessée se mettant de la partie, il a juré qu'il viendrait à bout de mes résistances. Il avait rencontré jadis maman je ne sais où ; il l'a revue l'hiver passé en Allemagne, l'a suivie à Lucerne. Il éprouva quelque embarras en y voyant paraître un jour la petite Meg ; mais ses confusions sont courtes. Il m'entreprit, m'enjôla si bien par ses grimaces de repentir et de contrition, qu'il m'arracha la promesse de ne jamais révéler à maman qu'il avait voulu un soir me faire admirer la lune. Pendant quelques temps il n'en fut pas autre chose, jusqu'à ce que, se rallumant de plus belle, il me déclara qu'il était fou de moi. Depuis lors il m'obsède de ses fadeurs, de ses madrigaux, de ses supplices ; il espère que de guerre lasse je finirai par dire oui.

En attendant, comme il est fort veinueux, il m'est revenu qu'il allait disant à tout le monde que miss Meg Rovel n'a qu'une chétive dot et point d'espérances, par la raison que son père entend ne rien lui laisser et que sa mère a de belles dents et fera plat net avant de mourir. Le premier point est vrai ; mais il sait mieux que personne que le second est faux, que maman est très-riche et qu'il y a plus de méthode qu'on ne croit dans sa folie. Il ajoute qu'il faudrait avoir le timbre un peu brouillé pour demander en mariage une évaporée qui a tous les défauts, et la résolution bien arrêtée de faire voir beaucoup de pays à l'homme qui l'épouserait.

— Le joli petit homme ! lui dit Raymond. Et comment s'y est-il pris pour se faire agréer par votre mère ?

— Primo il possède trois ou quatre millions, qui ne lui servent qu'à s'asseoir dessus, et Mme de Boisgenêt sera une personne bien assise. Secondement... Ah ! ceci est encore délicat à dire, il a pour lui d'être vieux et laid, et si je l'épouse, il sera impossible de prétendre que miss Rovel s'est permis de disputer, d'enlever... Décidément je ne trouve pas mes mots, j'y renonce. Enfin il est de tous les mortels le plus officieux, le plus serviable, le plus attentif, le plus empressé. Il est le factotum de maman, fait ses courses, ses commissions, ses chapelottes,